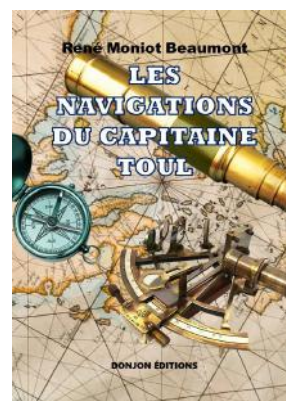


Chère lectrice, cher lecteur,

Je ne peux m'empêcher, en ce début d'année littéraire et de fabuleux prix que tout le monde connaît d'y rajouter mon marronnier de novembre.

Dans ma dernière causerie (intermède entre mon feuilleton mensuel qui vient de sortir sous la forme d'un roman : **Les navigations du capitaine Toul**), je vous ai envoyé la « **Petite « philosophie » ... du large** où j'écrivais : « *Quand je suis « passé à terre » moi aussi, j'ai chevauché les vagues de la rapidité, de l'efficacité.* »

Aujourd'hui, nul ne peut nier la baisse de fréquentation des Salons du livre, et en corollaire, les dédicaces s'estompent au fil des temps. Les organisateurs de ces manifestations « littéraires » pensent à juste raison, inviter des têtes d'affiche très médiatisées qui pour la plupart sont loin de l'art littéraire. Nous y voyons principalement des gens dont le portrait est souvent suivi du rituel : vu à la télé ! Cela amène du monde ! Ce qui ne veut pas dire que les visiteurs achètent. Mais ils repartent souvent avec les ouvrages signés par des vedettes fort télémediatisées, tel « *Ma vie avec mon chien !* », du dernier « *Comment perdre trente kilos en un mois* » *, excellents livres, je le souhaite, mais loin du souci des belles lettres de notre culture littéraire française. Un roman peut gagner la faveur du public, avec un battage médiatique sans précédent, sorte de marteau-pilon publicitaire, à la radio d'abord, puis dans la presse et le summum à la télévision. N'avez-vous pas remarqué l'omniprésence des annonces de sortie du « **dernier ...** », vous remplacez les points par le nom de l'auteur du jour.



Nous sommes rentrés dans l'ère du mal-écrit et notre belle langue de France est appelée à disparaître au profit d'un sabir qui a grandement ajouté l'anglais à sa définition. Nous n'aurons plus la capacité de nous comprendre dans quelques dizaines d'années. L'unité à travers une langue commune sera terminée. Réjouissons-nous, peut-être qu'un *Espéranto web* naîtra et fera le bonheur de l'écriture *mails*.



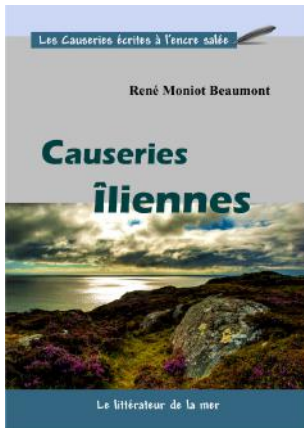
Quelques réflexions éparées en ce début d'année littéraire !

« *La littérature a pour objet d'extraire et de façonner les éléments de poésie, d'émotion, de comique que recèle l'univers.* » Citation que j'avais relevée dans un de mes carnets sur mon long chemin aux belles lettres. Tout le monde peut composer vrai ; bien écrire, c'est déjà plus difficile et par faute de temps il vaut mieux laisser cela à des spécialistes, c'est-à-dire aux poètes, aux romanciers, aux dramaturges et pourquoi pas aux humoristes.

Au début, l'écrivain croit rédiger pour lui-même, mais très vite l'intérêt d'être lu le tarade, il lui faut trouver un public. Alors, faut-il flatter les goûts du jour, tenir compte des désirs immédiats, sans oublier de prendre le temps de rédiger clair et bref pour être lu ? Voltaire disait : « *Je n'ai pas eu le temps de faire court !* »

- *J'écris, je pense faire de l'esthétique, mais il ne faut pas oublier qu'il faut vivre. Si je suis gêné, mon « art » s'en ressentira,* note Balzac. Il avait du mal à travailler pour sa postérité et pour son huissier. À noter qu'il excellait pour échapper à ce dernier. À l'occasion, visitez sa maison au 47, rue Raynouard dans le XVI^e arrondissement et vous découvrirez une autre sortie

de cette demeure à flanc de colline, au 24 rue Berton. Cela lui permettait de s'extraire discrètement, lors des visites agressives.

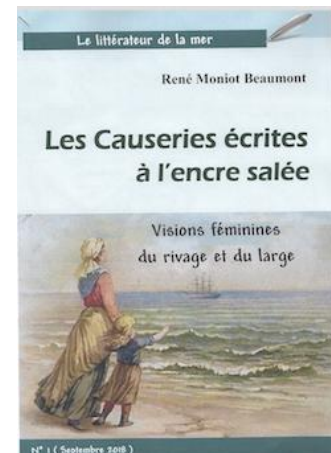


« *La faim fait sortir le loup du bois et l'écrivain de l'art* », ai-je relevé. Nous ajoutons qu'une fois cette bête rassasiée elle retourne dans ses forêts. Il devient peu fréquent qu'un écrivain revienne à sa vie antérieure après avoir dégusté le dessert du succès. Devenir écrivain de métier reste pratiquement illusoire, de plus la besogne devient pénible, à moins qu'un jour, le prix « Goncourt » ne couronne votre dernier roman. Vos droits d'auteur ne seront pas mirobolants ; l'impression, la diffusion, la publicité coûtent cher. C'est le revers de la médaille si vous voulez être connu. Alors, ne rêvons pas trop !

« *Le génie littéraire se traduit sous deux formes : la poésie et l'esprit. L'observation, la réflexion, la finesse, la logique ne relèvent que du talent.* » Nous ne devons pas nous méprendre, le talent relève d'aptitudes particulières dans le domaine artistique ou littéraire. Encourager les jeunes gens attirés par la littérature constitue un devoir en faveur du monde artistique. Pour se consoler, en cas d'échecs, pensez à Voltaire qui écrivait dans une lettre adressée à un jeune créateur : *Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue et non au talent.*

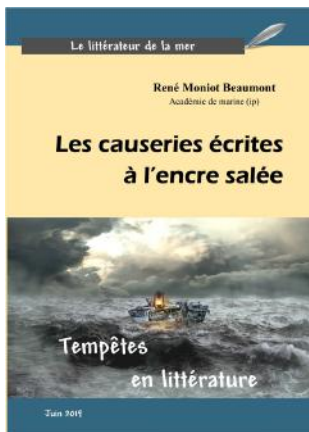
La poésie relève d'un savoir-faire des plus périlleux. Le poète n'a pas le choix, il transporte, il sublime ou il sombre dans le ridicule. Provoquer le rire en poésie devient suicidaire. Lorsqu'il était demandé à Baudelaire pourquoi il rédigeait des vers, il répondait, goguenard : « *Pour pouvoir les lire !* ». Nous remarquons que la poésie apparaît comme une affection de jeunesse, mais qui passe très vite. Aujourd'hui nous la trouvons sous forme de chants, le chant de l'aède de la Grèce antique ! À notre époque, bien des poètes quittent la lyre pour la tirelire des médias. Pourtant, écouter Jacques Brel, Georges Brassens, Édith Piaf et bien d'autres nous transporte dans nos rêves. Entendre « **Amsterdam** » de Jacques Brel, fabuleux ! Méfions-nous de la Muse Érato ! Être poète, c'est avoir de l'intuition.

L'esprit, reste-t-il la chose la mieux partagée ? Oui, le bon sens est dans ce cas, mais l'esprit ne varie-t-il pas selon les divers milieux d'une société ? Vous passez pour un homme d'esprit dans une société bien définie et vous faites « chou blanc » dans une autre. « *L'esprit a en horreur la fausse gravité, la fausse ironie, le faux lyrisme, la fausse grandeur, la fausse pensée, dont nous pouvons d'un coup d'aiguille crever les tromperies.* » L'humoriste, un homme d'esprit doit un beau jour ne pas subir le sort cruel de nos chers Rabelais, Molière et aussi Voltaire et se voir publiquement traité de bouffon ou de plaisantin. La postérité de nos trois amis n'en a pas trop souffert. Il demeure toutefois difficile de les classer à leur juste rang au milieu d'auteurs dit sérieux, même austères. Avoir de la fantaisie n'est pas donné à tout le monde.



Si vous devenez membre d'un jury littéraire, il semble nécessaire de vous introduire dans le monde des critiques qui peuvent vous aider à comprendre l'art littéraire. Il est possible de se tromper et il n'est pas rare de constater l'engouement du public pour une œuvre artistique bien avant les critiques. Évaluer des nouvelles, de la poésie, des romans, etc. dépend surtout de vos goûts et votre ressenti déterminera si, au cours de votre lecture certaines pages vous ont particulièrement amusé ou ému, si l'auteur a développé une esthétique originale. A contrario,

si après quelques pages le livre vous tombe des mains, ou qu'il ne présente pas une trace de talent ou d'originalité, qu'il devient trop technique, et qu'il n'a pas réussi à vous intéresser, inutile de vous obliger à continuer. Lire un ouvrage de quatre cents pages quand le sujet ne vous plaît pas, relève d'un véritable supplice, de plus chronophage. Il est nécessaire d'écarter cet écrit sous peine de déprime accentuée. Chaque juré ne devrait lire que ce qu'il se sent apte à juger selon ses goûts.



Actuellement, nous avons dépassé le monde de « **L'homme pressé** » de Paul Morand qui ne supportait pas l'idée de perdre un instant, pour « *l'homo electronicus qui s'impatiente de tout retard de quelques secondes, de nanosecondes, devant son écran, qui vit dans le « zapping » permanent à la poursuite du « buzz » sur Internet.* » note Jean Lacoste dans la préface de l'ouvrage de Simone Weil « **De l'attention** » -2018, Éditions Bartillat. Ce qui pose la question (et non qui pose question, comme nous l'entendons couramment.) sur papier : **les textes longs sont-ils totalement lus aujourd'hui ?**

Dernièrement, j'ai acheté une revue littéraire, un hors-série de 116 pages pour *s'instruire* comme cela est noté sur la couverture, belle, intéressante, à l'iconographie débordante au détriment des extraits des écrits de l'auteur. Les éditeurs ont parfaitement compris que, désormais, un ouvrage sans illustration n'aura pas beaucoup de succès, et qu'il disparaîtra malheureusement dans les oubliettes du temps qui passe. Aujourd'hui, il faut un talent hors pair pour tenir en haleine le lecteur.

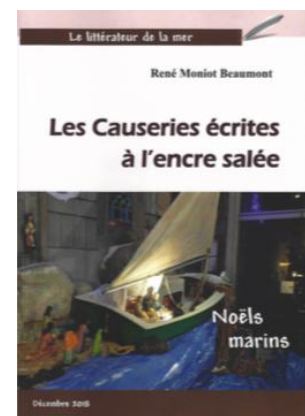
J'ai découvert un « **Moby Dick** » en bandes dessinées, cela m'a laissé abasourdi. Même si l'illustrateur a du savoir-faire, le texte de ce chef-d'œuvre a été tellement réduit. Melville m'a fait rêver à travers son roman, la bande dessinée m'a imposé sa vision !

Il semblerait que la capacité de vigilance de chacun ait fortement diminué victime de l'organisation scientifique du travail conçu par l'ingénieur américain Winslow Taylor. Simone Weil pense que « *la basse espèce d'attention exigée par le travail taylorisé vide l'âme de tout ce qui n'est pas le souci de la vitesse* ». Le « **faire vite** » et le « **faire plus** » développés par les performances de la technique d'aujourd'hui sont aussi une atteinte à la curiosité.

Normalement, la faculté de regard devrait rester l'unique intérêt des études. Notre grande philosophe donne ce conseil audacieux que nous devrions bien suivre pour le « *bon usage* » de nos études et de nos apprentissages :

« Ne pas chercher les recettes et les « trucs » pour accroître la performance, ne pas chercher à trouver avec une naïve contention la solution reçue. Au contraire, créer le vide, laisser sa curiosité se mettre en disposition d'esprit d'attente, laisser la pensée trouver la solution au problème qu'elle n'avait pas perçu dans sa vraie nature. Nos efforts seront récompensés, mais indirectement, plus tard à l'improviste. »

C'est précisément sans en prendre conscience, que la pensée arrache les « mauvaises herbes », que l'eau et le soleil venus du ciel font pousser les plantes nous voulions vainement « forcer », note l'auteur de la préface, Jean Lacoste. Simone Weil écrit :



« *En dehors même de toute croyance religieuse explicite, toutes les fois qu'un être humain accomplit un effort d'intérêt avec le seul désir de devenir plus apte à saisir la vérité, il acquiert cette aptitude plus grande même si son effort n'a produit aucun fruit visible.* ». Je ne peux m'empêcher de vous citer la suite : « *Un conte esquimau explique ainsi l'origine de la lumière – Le corbeau qui dans la nuit éternelle ne pouvait pas trouver de nourriture, désira la lumière, et la terre s'éclaira. – S'il y a vraiment désir, si l'objet du désir est vraiment la lumière, le désir de lumière produit la lumière. Il y a vraiment désir quand il y a effort d'attention.* »

J'arrête là, en regrettant de n'avoir pas lu Simone Weil dans ma jeunesse.

« *Vingt minutes d'attention intense et sans fatigue valent infiniment mieux que trois heures de cette application aux sourcils froncés qui fait dire avec le sentiment du devoir accompli : « j'ai bien travaillé. »* souligne notre philosophe.

Aujourd'hui, mes causeries sont devenues trop longues à lire. Il est temps de changer de cap. Tous, nous percevons la lente disparition de notre belle langue française, tant admirée par le passé ; Baudelaire écrivait : « *L'idée et la forme sont deux êtres en un* ». Tel un archéologue des lettres j'aimerais vous faire partager ... cette recherche ardente de la forme, cette volonté de l'expression**... dans la littérature maritime. Le mois prochain, j'aborderai cette nouvelle route au long cours lors de la dernière causerie, ancien style !



René Moniot Beaumont

Littérateur de la mer
Académie de marine (ip)

Novembre 2019

* Ne les cherchez pas, ils n'encombrent pas les librairies sauf celle de mon imagination.

** Réponse au discours de réception de Paul Valéry par Gabriel Hanotaux. (23 juin 1927)

Pour l'iconographie de ce texte, j'ai pris la permission de me faire un peu de publicité. À bientôt !